

## AVANT-PROPOS

À la fin de *Frankenstein*, le roman de Mary Shelley, le monstre disparaît, emporté par un radeau de glace. Ayant causé la mort de Frankenstein, son créateur, et des proches de celui-ci, il promet de s'immoler sur un bûcher funéraire. Mais qui pourra jamais s'en assurer ? Cette fin ouverte est profondément judicieuse. Elle permet au monstre de s'échapper définitivement des limites du roman et de s'émanciper du personnage qui lui a donné vie tout comme de la romancière, Mary Shelley. Quelques années après la parution du livre, en août 1823, la jeune femme assiste à une adaptation théâtrale du roman, réalisée à son insu : elle voit alors le monstre se matérialiser sur scène, comme s'il s'était définitivement libéré de toute emprise humaine.

Depuis, le monstre n'a cessé d'errer de fiction en fiction, de roman en pièce de théâtre, de pièce de théâtre en adaptation cinématographique, d'adaptation cinématographique en bande dessinée ou en jeu vidéo. La créature hante notre imaginaire et, grâce au développement d'Internet, elle est l'objet de blogs, de sites en ligne qui lui sont dédiés. Elle a franchi définitivement les limites du roman, mais aussi celles qui opposent le réel et l'imaginaire. Née des pouvoirs de la science,

elle transgresse toutes les limites, pulvérise toutes les frontières, sème partout la destruction et la mort, dans le réel et l'imaginaire, et incarne à elle seule notre rêve de devenir des « Prométhée modernes ». Elle résume la tentation des temps actuels : dépasser les limites que nous assignait jusque-là notre condition d'êtres humains, créer la vie à notre tour. Ce n'est plus le monstre qui est le produit de la science, c'est lui qui fabrique une science oublieuse de toutes les précautions morales, prête à toutes les manipulations du vivant, la « science Frankenstein ».

La créature a échappé définitivement à son créateur. Elle lui a volé son rôle et pris son nom en un effrayant tour de passe-passe. Elle est devenue Frankenstein, s'aventurant hors du domaine de la simple fiction littéraire ou cinématographique pour peupler nos cauchemars, orienter notre science et notre devenir. Pour le dire autrement, Frankenstein existe et nous ne cessons de le rencontrer dans nos jeux, nos blogs, nos *fan-fictions*, le labyrinthe d'Internet ou au travers des plus récentes avancées de la science.

Un livre s'imposait donc pour raconter la prodigieuse métamorphose du monstre en son créateur, son évasion du domaine inoffensif de la fiction et son errance dévastatrice dans notre réalité quotidienne. Un livre, ou plutôt une biographie. Frankenstein, car tel est bien, désormais, le nom usurpé du monstre, bouscule toutes les frontières et traverse sans nulle contrainte le réel et l'imaginaire tout comme les identités. Il dévaste tout à son passage, pulvérisant même les certitudes littéraires. La biographie, croit-on, retrace des vies réelles. Tel n'est pas le cas avec Frankenstein dont l'existence se joue de l'opposition du vrai et du faux et réclame

précisément une nouvelle forme d'approche qui sache dire la dimension fantastique et équivoque<sup>1</sup> de son statut de mort vivant non exclusivement romanesque. Car le monstre est aussi fait de fragments de fiction et de réalité : il est un être réel et imaginaire à la fois, un parfait oxymore qui habite le texte de Mary Shelley, comme notre présent et notre quotidien.

Dans le roman de Mary Shelley, Frankenstein fait le récit de sa poursuite du monstre, Robert Walton raconte à sa sœur la traque dans laquelle s'est lancé Frankenstein, et le monstre se raconte lui-même. Une telle biographie prend le risque, par un nouveau récit, de matérialiser à son tour, comme le fait Frankenstein, comme le fit Mary Shelley lors d'une soirée de tempête de juin 1816, un monstre né moins du miracle de l'électricité que d'un court-circuit entre le réel et l'imaginaire. Disons-le tout net : elle ne peut que prendre au piège le biographe en l'enfermant dans la toute-puissance de la fiction d'où a émergé le monstre. Car c'est notre réalité entière qui s'est coulée dans le roman de Mary Shelley : nous habitons désormais un univers devenu fantastique, où la science fabrique des chimères que, comme l'étudiant de l'université d'Ingolstadt, nous craignons de regarder en face.

Pourtant, comme Frankenstein, si nous libérons le monstre, il nous faut à notre tour procéder à sa traque. Nous nous devons de répondre aux questions

---

1. Cf. Louis Vax, *Les Chefs-d'œuvre de la littérature fantastique*, Paris, PUF, 1979, p. 30 : « Si quelque objet m'inquiète, ce n'est pas que j'en aie une connaissance incertaine, mais je soupçonne sa nature d'être équivoque. Les êtres mystérieux de la tradition participent à la fois de la vie et de la mort, de l'être et du néant. »

posées par le livre de Mary Shelley, souvent passées sous silence ou effleurées par les commentaires qui en sont faits :

Si le monstre se joue de l'opposition entre la réalité et la fiction, ne peut-on établir une chronologie historique précise des événements racontés dans le livre ? À quelle date le monstre est-il né ? À quelle date Frankenstein est-il mort ?

Comment une jeune fille de dix-neuf ans, souvent effacée et silencieuse, a-t-elle pu donner naissance à un monstre qui continue à nous hanter ? Quel est le secret dévoilé par Mary, encore plus décisif que celui de la vie découvert par Frankenstein, sur la piste duquel nous lance le roman ?

Comment expliquer que le nom de Frankenstein serve désormais le plus souvent à désigner le monstre ? Quel lien étrange existe-t-il entre créateur et créature qui oblige à écrire la biographie d'un être double ?

Comment ce personnage double a-t-il réussi à s'échapper du roman de Mary Shelley et à venir nous hanter, transgressant la séparation entre réalité et fiction ?

Pourquoi Frankenstein, plus que tout autre mythe, nous parle-t-il aujourd'hui ? Que nous dit-il sur nous-mêmes, sur l'homme et la science, sur la vie et la mort, sur notre devenir ? La pérennité et la force du mythe ne s'expliquent-elles pas par l'inavouable secret de Mary ?

## LE PLUVIEUX ÉTÉ 1816

Le 18 juin 1816, il pleut à verse sur le lac de Genève, dont la surface est agitée par de violentes rafales de vent. Cela fait des jours que le temps a viré à l'orage. Un ciel noir, parfois zébré d'éclairs, plonge le paysage dans une atmosphère de ténèbres. La nature entière donne l'impression de vouloir se dissoudre dans un immense déluge. De loin en loin, le fracas du tonnerre résonne bruyamment dans le salon de la villa Diodati où, à l'invitation de lord Byron, le poète Shelley et sa jeune maîtresse Mary Godwin sont venus passer la nuit. Fascinée, terrifiée, Mary, dans une lettre datée du 1<sup>er</sup> juin, a raconté à sa demi-sœur Fanny sa fascination et sa terreur devant ce déchaînement brutal des éléments : « Nous regardons les orages s'avancer depuis l'autre côté du lac, observant les éclairs qui fendent les nuages de tous les côtés du ciel et s'abattent sur les sapins du Jura... Un soir, nous avons assisté à l'orage le plus extraordinaire que j'aie jamais vu. Le lac était illuminé, les sapins du Jura ont surgi dans la lumière et se sont embrasés d'un seul coup avant d'être absorbés par une obscurité totale, tandis que le tonnerre éclatait au-dessus de nos têtes dans un terrifiant fracas<sup>1</sup>. »

---

1. Mary Wollstonecraft Shelley, *Selected Letters*, Baltimore-Londres, The Johns Hopkins University Press, 1995, p. 15.

La tempête qui souffle sur Genève depuis des jours et des jours ravage aussi les âmes. Chacun se demande s'il ne vit pas une fin du monde, tant les orages qui dévastent le paysage suisse paraissent exceptionnels. Les journaux de l'époque mentionnent d'ailleurs l'apparition de taches solaires qui pourraient annoncer une apocalypse prochaine. Les orages de l'été 1816 sont sans doute dus, nous le savons aujourd'hui, à un dérèglement climatique causé par les éruptions volcaniques du mont Tambora, qui ont eu lieu un an auparavant, en avril 1815, sur l'île indonésienne de Sumbawa. Celles-ci, d'une violence inouïe, ont éjecté dans les couches supérieures de l'atmosphère d'immenses quantités de cendres, lesquelles ont fait plusieurs fois le tour de la Terre, provoquant ces superbes couchers de soleil rougeoyants que peindra William Turner, mais aussi un abaissement des températures et de fortes précipitations en Europe. En ce mois de juin 1816, l'Histoire elle-même semble avoir fait naufrage. L'Empire s'est écroulé et Napoléon n'est plus que le prisonnier lointain d'une île perdue, au large de l'Afrique, à peine perceptible sur la carte du monde. Mais comment rebâtir une Histoire si Napoléon, « cette âme du monde », comme l'avait baptisé Hegel au lendemain de la bataille d'Iéna, a déserté les rivages de l'Europe ? Un monde agonise, que nulle Restauration ne semble pouvoir rétablir. Il pleut et il fait froid sur les âmes. C'est dans ce funèbre décor que naît le monstre qui continue à nous hanter.

Désormais autorisée à voyager sur le continent, une colonie anglaise a pu s'établir à Genève, renouant avec

la tradition du « Grand Tour<sup>1</sup> », interrompue par les guerres de l'Empire. Très fermée, cette colonie britannique organise de nombreuses réceptions et se livre aux plaisirs du « tourisme » lorsque le temps le permet : Lausanne, Montreux, Bex, Clarens, Meillerie sont les destinations privilégiées par les membres du petit groupe. Le lundi 13 mai 1816, dans la nuit, le poète Shelley, Mary Godwin, leur bébé, William, ainsi que Claire Clairmont, débarquent, exténués, à l'Hôtel d'Angleterre de Sécheron, un village situé à proximité de Genève. L'Hôtel d'Angleterre a su attirer une clientèle anglaise de choix en offrant à son intention des plats adaptés à ses goûts. Si elle est sans prétention, l'auberge est néanmoins spacieuse et offre une vue imprenable sur le mont Blanc, déroulant un jardin jusqu'au bord du lac, où elle possède son propre port. Mary, dès son arrivée, est conquise par le paysage et l'écrit dans l'une de ses lettres : « Des fenêtres de notre hôtel, nous voyons le lac ravissant, bleu comme le ciel qu'il reflète, étincelant de rayons dorés... Des propriétés sont éparpillées sur la rive opposée, derrière laquelle s'élèvent des chaînes de montagne noires. Au loin, au milieu des Alpes neigeuses, se dresse le majestueux mont Blanc, le pic le plus élevé de tous et leur roi<sup>2</sup>. »

Quelques jours plus tard, une grande berline dont les portières sont frappées des larges initiales « L. B. »

---

1. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, il est de tradition que les jeunes Anglais des classes fortunées puissent parfaire leur éducation en visitant les principaux pays européens.

2. Mary Shelley, lettre du 17 mai, cité in Claire-Éliane Engel, *Byron et Shelley en Suisse et en Savoie, mai-octobre 1816*, Chambéry, Dardel, 1930, p. 8.

s'arrête à son tour devant l'Hôtel d'Angleterre. Le lourd véhicule, réplique de celui de Napoléon en campagne, pourvu d'une bibliothèque, d'une couchette et d'un coffre à vaisselle, couvert de bagages, est escorté par trois serviteurs. En émerge un beau et svelte jeune homme de vingt-huit ans, aux cheveux noirs bouclés, qui s'aide d'une canne-épée pour se déplacer car il souffre d'un pied bot. Ce n'est autre que lord Byron. Poète déjà célèbre, Byron traîne derrière lui une réputation sulfureuse. Il est « Sa Majesté satanique » dont la légende noire emplit les conversations : il aurait traversé le Bosphore à la nage, assassiné une maîtresse turque infidèle, vécu, tel un vampire, dans une abbaye hantée par un moine à capuche, entretenu une relation incestueuse avec sa demi-sœur Augusta Leigh et goûterait les relations homosexuelles. Par bravade, fidèle à sa réputation, lorsqu'il s'aperçoit que, sur le registre des étrangers de l'hôtel figure déjà une longue liste de voyageurs anglais, il note rageusement en réponse à une question sur son âge : « Cent ans ! »

Byron est accompagné de son médecin personnel, Polidori. Celui-ci, un peu moins âgé que lui, a obtenu, à l'âge précoce de dix-neuf ans, un diplôme de médecine à l'université d'Édimbourg, grâce à une rédaction intitulée *Dissertatio medica inauguralis, quaedam de morbo, oneirodynia dicto, complectens*. Une telle dissertation, qui analyse les effets psychosomatiques du somnambulisme et des cauchemars, ne pouvait que préparer son auteur aux soirées lugubres et créatrices de la villa Diodati. Polidori ne limite d'ailleurs pas ses talents au seul domaine de la médecine : il se flatte de posséder aussi des dons d'écrivain, ce qui lui attire, en retour, les sarcasmes de Byron. Mais ce n'est pas tout



à fait sans raison : il est le fils d'un homme de lettres toscan, Gaetano Polidor, qui a été le secrétaire du dramaturge Vittorio Alfieri. On sait peu d'ailleurs que, s'il a été recruté par Byron pour veiller sur sa santé, il a aussi reçu commande de John Murray, l'éditeur du poète, d'un journal de voyage offrant un témoignage de première main sur la vie au quotidien de son célèbre patient. Mais Polidori, qui tient ce journal du 24 avril à décembre 1816, finira par l'abandonner. Lorsque, à sa mort, sa sœur héritera du manuscrit, elle s'empres- sera de censurer toutes les anecdotes scandaleuses qu'il contient, qu'il s'agisse de détails scabreux sur les mœurs sexuelles de Byron ou sur les équipées du poète et de son médecin auprès de prostituées. C'est une version réécrite, l'original ayant été détruit, qui sera publiée par le neveu de celle-ci, William Michael Rossetti, en 1911.

Selon le journal de Polidori, la rencontre entre Byron, Shelley, Mary et Claire a lieu le 27 mai, au retour d'une excursion sur le lac : « Sortie. Lord Byron rencontre Mary Wollstonecraft Godwin, sa sœur et Percy Shelley<sup>1</sup>. » Cette rencontre n'est pas fortuite. L'idée d'une excursion et d'un séjour en Suisse a été soufflée à Mary et Shelley par Claire Clairmont, qui est la fille de la belle-mère de la jeune femme et accompagne le couple. Claire entretient une liaison avec Byron et n'a qu'une obsession : rejoindre son amant là où il se trouve. Comme l'écrivent Radu Florescu et Matei Cazacu, « sans cette liaison entre Byron et Claire Clairmont, qui avait commencé à Londres, où fut

---

1. John William Polidori, *Diary 1816, Relating to Byron, Shelley, etc.*, Londres, Elkin Mathews, 1911 ; Forgotten Books, 2012, p. 99.

conçue leur fille Allegra, il n'y aurait pas eu de rendez-vous genevois et probablement pas de *Frankenstein*<sup>1</sup> ». Claire ne doute pas que Byron sera heureux de rencontrer Shelley car il estime le jeune poète, qui lui a envoyé un exemplaire de son *Queen Mab*.

La petite bande, après avoir fait connaissance, va ensuite dîner joyeusement à l'auberge. Tous, dès le premier instant, se sont reconnus et appréciés : ils sont les enfants de la Révolution française qui méprisent les règles sociales archaïques et rêvent d'inventer un nouveau monde sur les ruines de l'ancien. Shelley a fui une Angleterre qui ne lui laisse que de mauvais souvenirs. Il a traversé des moments difficiles, endurant les sollicitations pressantes de ses créanciers, de sa femme Harriet qui tente d'assurer le quotidien de leurs deux enfants, et même du philosophe William Godwin, le père de Mary, qui, pour assurer la survie de sa maison d'édition, ne cesse de le harceler de demandes d'aide financière. À la mort de son grand-père, en 1815, la situation matérielle de Shelley s'est certes améliorée mais l'appel du voyage et le désir de rencontrer Byron l'ont finalement poussé à partir.

Genève, qui compte alors 40 000 habitants, est pour lui un havre de paix. Shelley s'installe le 4 juin avec son fils, Mary et Claire dans une habitation modeste, la « maison Chapuis », logée au milieu de vignobles. Disposant d'un appartement privé au bord du lac, elle est située à quelques minutes de la villa Diodati, qui la surplombe et où, le 10 juin, emménage Byron. Depuis cette belle demeure à deux étages construite au début

---

1. Radu Florescu, Matei Cazacu, *Frankenstein*, Paris, Tallandier, 2011, p. 107.

du XVIII<sup>e</sup> siècle dans le village de Cologny, on domine la baie de Genève et on peut parfois distinguer au loin le Jura. Mary, quant à elle, est heureuse dans la maison Chapuis, car elle a enfin trouvé un endroit qui nourrit ses rêves de campagne et de bonheur rousseauiste. Shelley et Mary ont des journées bien remplies : ils se lèvent tôt, lisent à tour de rôle des livres à haute voix, se promènent en barque sur le lac, jouent avec le petit William, lancent des ballons dans le ciel ou font voler des cerfs-volants depuis le rivage. En fin d'après-midi, ils empruntent le sentier tortueux qui traverse les vignes et mène à la villa Diodati. Ils y passent la soirée, parfois la nuit, lorsque le temps se met à la pluie. Le souvenir de ces jours heureux sera suffisamment fort pour que, bien des années plus tard, Mary y fasse directement allusion dans la préface de l'édition de 1831 de *Frankenstein* : « Au début, nous passions des heures charmantes à naviguer sur le lac ou à errer sur ses berges. Lord Byron, qui écrivait alors le troisième chant de *Childe Harold*, était le seul parmi nous qui couchât des pensées sur le papier. Et ses pensées, telles qu'il nous les communiquait au fur et à mesure, vêtues de la lumière et de l'harmonie de la poésie, semblaient marquer d'un caractère divin la gloire des cieux et de la terre, dont nous éprouvions aussi l'empire<sup>1</sup>. »

Si l'atmosphère du lieu semble vouée à une universelle poésie, dès le début du mois de juin, le temps se gâte irrémédiablement, ce qui oblige Shelley et sa compagne à renoncer le plus souvent aux promenades dans la campagne ou au canotage sur le lac. Shelley,

---

1. Mary Shelley, *Frankenstein*, Paris, Garnier-Flammarion, 1979, p. 341.

accompagné de Claire et plus rarement de Mary, continue à se rendre à la villa Diodati, où il se lance avec Byron dans de longues joutes verbales sur la littérature, la science ou la philosophie. Mary se tient sur la réserve. Elle devine que son intelligence, son instruction impatientent souvent Byron qui veut toujours être le premier à briller en société. Mary supporte mal, en outre, la relation de plus en plus étroite et de plus en plus exclusive qui se tisse entre les deux poètes. Lorsqu'elle se rend, cependant, aux soirées de la villa Diodati, tout comme Claire et Polidori, Mary doit se résigner à écouter les deux « grands hommes » disserter inlassablement sur les sujets les plus divers. Au fil des jours, au sein du petit groupe, les relations, à la façon d'un ballet savamment orchestré, se font et se défont. Claire, dont la présence lasse de plus en plus Byron, qui ne l'a jamais aimée, se rapproche de Shelley. Mary est exaspérée. Mais c'est qu'elle ignore les véritables causes de ce rapprochement. Claire désire que Shelley apprenne à Byron une nouvelle qui ne lui fera guère plaisir, elle le sait : elle est enceinte de lui. Lorsqu'il l'apprend, Byron, qui souhaite reprendre la situation en main, entame aussitôt avec Claire et Shelley des discussions dont Mary est exclue, pour savoir qui aura la garde de l'enfant. Il est finalement décidé que Byron se chargera de l'éducation du bébé. Claire pourra voir son enfant mais, pour préserver sa réputation, elle devra apparaître comme sa « tante ».

Un soir, alors que le petit groupe s'est réuni à la villa Diodati, le temps vire une fois de plus à l'orage : la pluie se met à tambouriner brutalement sur les fenêtres, tandis que le fracas du tonnerre se rapproche de plus en plus. Les stries des éclairs illuminent par intermittence le grand salon plongé dans la pénombre.